

**SOCIÉTÉ ROYALE D'ARCHÉOLOGIE — ALEXANDRIE**

---

---

# BULLETIN

(No. 30 — N. S. Vol. IX-1)

Publié par A. ADRIANI.

ALEXANDRIE

SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS ÉGYPTIENNES

—  
1936

# Les Sultans Mamloûks

ASHRAF SHA'BÂN (764-778 H. 1363-76 A. D.)

et GHAURI (906-922 H. 1501-16 A. D.)

à Alexandrie

---

Bien que Saladin en particulier ait séjourné, ainsi que ses fils, à plusieurs reprises à Alexandrie (1), la première visite officielle d'un sultan, que les auteurs mentionnent avec quelques détails, est celle de Baybars en dhou'l-qa'da 661 (septembre 1263). Quatremère a depuis longtemps traduit ce texte de Maqrîzî (2). Baybars renouvela cette visite en 662 (1264) et en 668 (1269), à la suite de parties de chasse dans la Behera ou le Marioût (3). Au cours de ces voyages, le souverain trancha diverses questions administratives et financières. Dans la suite, Alexandrie fut à peu près oubliée, et il fallut le raid de Pierre de Lusignan le 21 muharram 767 (8 octobre 1365) pour secouer l'inertie du gouvernement du Caire. Les dégâts aussitôt réparés, les murailles consolidées, on réorganisa complètement l'administration civile et surtout militaire de la cité. La garnison renforcée est confiée à un officier d'un haut grade; la ville et les territoires qui en dépendent sont réunis en une province particulière, dont le lieutenant-gouverneur, ou *nâ'ib*, aura des pouvoirs analogues à ceux des commandants des provinces de Syrie, Damas ou Halep, par exemple.

Le *nâ'ib* représente le souverain et préside en son nom aux cérémonies officielles avec toute la pompe que fixe le protocole : comme le sultan au Caire, lorsqu'il sort de la citadelle, le *nâ'ib* sortira de la ville

(1) Saladin prenait plaisir à y suivre les cours des jurisconsultes d'alors, qui donnaient à ses fils des leçons de tradition. Le fils de Saladin, Tourânschâh y mourra en 576 (1180) et sera ensuite inhumé à Damas.

(2) Quatremère, *Sultan Mamlouks*, I, a, p. 213 ss., cf. p. 252.

(3) *idem*, p. 246, et I, b, p. 75 ss.

par la Porte de la Marine, reviendra au Palais du Gouvernement, tiendra cour de justice et offrira un festin aux émirs, devant le Trône royal, vide, sur lequel est posée l'épée royale (1). Or nous possédons le récit du transport à Alexandrie de ce symbole de la royauté, par un témoin oculaire nommé Muhammad ibn Qâsim ibn Muhammad al-Nuwairi (2), qui écrivit l'histoire du raid de Pierre de Lusignan sous le titre de *Kitâb al-ilmâm bi'l-i'lâm fimâ djarat bihi-al-ahkâm wa'l-umoûr al-maqdiyya fi wâqa'at al-Iskandarîya*, qu'on peut traduire ainsi : « Livre de la connaissance des manifestations du destin et des décrets (divins) à propos de la bataille d'Alexandrie ».

كتاب الامام بالاعلام فيما جرت به الاحكام والامور المقضية في واقعة الاسكندرية

Cet ouvrage est conservé partie à Berlin et partie au Caire ; le manuscrit de Berlin, No. 9815, Wetzstein, II, 359-360, comporte 2 tomes ; la fin du texte se trouve dans le manuscrit du Caire, en un tome, Bibliothèque Egyptienne, ta'rîkh, No. 3942, où l'on voit que la copie de l'ouvrage a été terminée le 17 rabî' I 1064 (5 février 1654) par Ahmad Darwish al-Wafâ'i, d'après un exemplaire de la main de l'auteur. Ce dernier nous dit (Ms. Berlin, fol. 120 v) qu'il commença son livre en djumâdâ II 767 (janvier-février 1366) et le termina en dhoû'l-hidjdja 775 (mai-juin 1374). Il vivait à Alexandrie depuis l'an 737 (1337) ; son témoignage est donc appréciable et les renseignements qu'il nous fournit sur la topographie ou l'histoire de la ville sont de première main ; beaucoup ne se trouvent pas ailleurs. Il est cependant regrettable que cette œuvre importante soit remplie de digressions fort étendues, qui en rendent la lecture fastidieuse et la traduction pénible. J'espère que le texte et la traduction pourront être livrés à l'impression au cours de cette année. C'est pourquoi je crois utile d'attirer déjà aujourd'hui l'attention sur les deux passages relatifs à Sha'bân traduits ci-après, et qui sont tirés du manuscrit conservé au Caire. Je laisserai de côté les digressions qui allongeraient

(1) Le traité de chancellerie de Qalqashandj précise ces transformations, *Subh*, III 407 et 408 ; IV, 24 et 63-64 ; VII, 156 ; VIII, 107 ; et XI, 405, qui seront mises en valeur à une autre occasion.

(2) Il se nomme lui-même Nuwairî, Ms. Berlin, fol. 120 ro. à la fin d'une élégie sur les malheurs d'Alexandrie, et Ms. Caire, fol. 103, à la fin d'une autre poésie. Pour son nom complet, voir **Ibn Hadjar** *Durar al-kâmina*, IV, 142 ; **Sakhawi**, *l'lâm bi'l-tawârikh*, publié par Koudsî, impr. Tarakki, Misr, 1349, p. 122 ; à rapprocher de ce que disait déjà **Hadji Khalifa** *Kashf al-zunoûn*, I, 168, No. 2136.

cet article sans aucune utilité pour le lecteur. On y joindra la traduction d'un nouveau texte concernant Ghaurî. Dans l'un et l'autre cas, je me bornerai aussi aux remarques essentielles.

Voici le premier récit de Nuwairî (Ms. Caire. fol. 89) :

« Arrivée de l'épée du Sultan Malik Ashraf Sha'bân du Caire à Alexandrie, et élévation dans cette cité d'un Trône royal, avec d'autres digressions inspirées au cours du récit :

Le lundi 18 djumâdâ II de l'an 769 (9 février 1368), l'épée du Sultan Malik Ashraf Sha'bân, fils de Husain, fils de Malik Nâçir Muhammad, fils de Malik Mançoûr Qalâwoûn, arriva du Caire à Alexandrie. Son entrée dans la cité fut un jour solennel. Elle fut reçue par le grand émir Saif addîn Asanbughâ ibn Boûbakrî (1), par les émirs de la garnison, par les trois chambellans cités précédemment, soit Çalâh addîn Ibn'Arrâm, Bahâ'ddîn Açlan et Baktimur al'Alamî, et enfin par les deux grands qâdis Kamâl addin al-Rîghî, le mâlikî, et Shihâb addin al-Halabî, le hanafî, accompagnés de leurs substituts.

Le peuple se rangea dans la Grande Rue (2) pour assister à cette cérémonie. Le trésorier du grand émir, dans son costume de gala, portait sur son épaule droite l'épée sultanienne, dont il tenait la poignée de sa main droite. Le grand émir, ayant les deux qâdis à sa droite et à sa gauche, escortait l'épée, et les émirs formaient l'escorte du grand émir. Les hérauts, *shawish*, criaient et les flûtes se faisaient entendre de loin. La foule des spectateurs était si dense, qu'elle ressemblait à une mer houleuse. On avait au préalable dressé le Trône royal, *kursî*, dans la nouvelle salle d'audience récemment construite au Palais du Gouvernement (3) par le susdit grand émir ; il était drapé de soie et décoré de bandes de soie de diverses couleurs. L'épée fut alors suspendue au-devant du dossier du Trône, en-dessous duquel se tenait le grand émir, avec les grands qâdis à sa droite. Les autres émirs s'étaient rangés chacun à la place assignée par leur rang. Les chambellans se dressèrent à leur place

(1) Le malik al-umara'Asanbugha y résidait comme gouverneur depuis deux mois ; il était entré dans la cité, en grand cortège, le lundi 13 rabî II 769 (7 décembre 1367), fol. 67.

(2) Soit la Rue Fouâd I d'aujourd'hui ; voir le texte suivant.

(3) Le *dâr al-imara*, appelé ailleurs le Palais du sultan, *dâr al-sultân* ; voir le texte suivant.

et la troupe se mit au garde-à-vous, les clairons (litt. les flûtes) sonnèrent et les hérauts crièrent. On étendit ensuite le *simât* (c.à.d. on dressa la table), les émirs s'avancèrent et mangèrent des mets autant qu'un oiseau; puis on enleva les restes pour les fonctionnaires qui avaient le droit d'en prendre. D'ailleurs, la satisfaction que l'on a d'être assis à une table royale ne consiste pas à manger trop, mais elle réside bien plutôt dans la dignité à laquelle on a été élevé et dans l'honneur fait à l'invité, comme on dit: les tables des rois sont pour honorer et non pour s'empiffrer (1)... »

La ville est donc prête à recevoir son souverain. Sha'bân quittera le Caire, se reposera une semaine près des Pyramides et le cortège se dirigera vers Alexandrie au travers de la Behera. Comme tous les chemins étaient encore détrempés par l'eau de la crue, l'escorte eut de grandes fatigues à supporter (2).

Voici le récit détaillé de Nuwairî sur l'entrée du sultan dans la ville (Ms. Caire fol. 129 ss., 141 ss., 144 ss. et 146-7) :

« Arrivée à Alexandrie du Sultan Malik Ashraf Sha'bân, description de son entrée dans la ville, et autres digressions inspirées au cours du récit :

Le Sultan Malik Ashraf Sha'bân, fils du Husain, fils de Malik Nâçir fils de Malik Mançoûr Qalâwoûn, arriva le vendredi 4 djumâdâ I 770 (15 décembre 1368) dans la ville frontière d'Alexandrie, que Dieu la garde !

Il entra par la Porte de Rosette, *Bâb Rashîd*, le matin du dit jour, précédé de fauconniers tenant des faucons, des éperviers, des gerfauts et des orfraies, à la tête desquels se trouvait un faucon blanc valant son pesant d'or. Ces oiseaux de proie étaient suivis par des léopards, dont les yeux ressemblaient à des tisons enflammés... Puis venaient des tigres.... Ayant passé la dite porte, le Sultan suivit la Grand'Rue, où s'étaient réunis les hommes, les femmes et les esclaves pour le voir. Tous l'acclamèrent, les femmes poussant des cris d'allégresse, émerveillées de sa jeunesse, de sa gentillesse et de sa beauté.

(1) Littéralement : « pour l'honneur, *sharaf*, et non pour donner du fourrage aux bestiaux, *'alaf*.

(2) **Ibn Iyâs**, I, p. 225-6, rappelé II, 173 et IV, 426, visite qu'il date de 771, au lieu de 770.

Le sultan montait un cheval blanc, dont les sabots foulait les pièces de soie tendues par terre (1) ; les émirs, à pied, l'entouraient. Les hérauts criaient, les chanteurs frappaient les tambourins, les poètes déclamaient leurs vers en s'accompagnant de leurs violes. Les flûtes faisaient entendre leurs sons mélodieux et les oreilles étaient frappées par la beauté de la musique ; les corps, ravis à l'ouïe de ces mélodies, se balançaient comme des branches. Tous les yeux étaient charmés par la vue de la beauté du souverain....

Des *tshifta* escortaient le sultan ; ce sont deux mamloûks blancs, montés sur deux chevaux blancs, vêtus d'une tunique de soie jaune à bordures d'or, et portant sur la tête des kafîya brochées d'or. Ils marchaient sur le même rang, sans se dépasser d'une fraction de pas. Un homme à pied tenait des deux mains, au-dessus de la tête du sultan, le dais, *ghashîya*, surmonté d'un oiseau d'or semblable à un pigeon, qu'il tournait à droite et à gauche (2). Un autre, en avant du premier, portait une seconde *ghashîya* incrustée d'or. Sur le cou du cheval du sultan était une barde en or, incrustée de pierres précieuses. Le souverain était vêtu d'une tunique verte, fourrée d'hermine blanche. Derrière lui, on tenait en mains environ 50 montures royales, dont le cou et la croupe étaient couverts de housses brochées d'or, enrichies de pierres précieuses. Le sultan avait alors moins de 16 ans et sa figure était belle comme la pleine lune.

Le cortège parcourut la Grand'Rue jusqu'à la mosquée Aboû'l-Ashhab, où il obliqua, passa devant la demeure d'Ibn al-Djabbâb (3), et continua jusqu'aux lavoirs des foulons et aux magasins pour l'exportation (4). Puis il sortit par *Bâb al-Bahr*, la Porte de la Marine, qui est au

(1) Ces *shiqaq* étaient étendus depuis la Porte de Rosette à la Porte de la Marine **Ibn Iyas**, IV, 426.

(2) Cet emblème caractéristique de la royauté s'appelait *al-qubba wa'l-tair* « la coupole et l'oiseau » ; **Ibn Iyas**, *idem*, le cite à ce propos. C'est plutôt un dais, qu'un parasol, car le manche se raccordait avec la circonférence ; celui qui le portait l'inclinait à droite et à gauche ; voir plus loin le texte de Ghaurî. La seconde *ghashîya* ici mentionnée est une sorte de housse, ce qui est le vrai sens du terme.

(3) Ces deux derniers noms me sont inconnus.

(4) *al-çâdir*, opposé à *al-wârid*.

bout de la ville (1). Face au Palais de Justice (2) et à l'Atelier de Tissage, *Dâr al-Tirâz*, on répandit devant le sultan des poignées de dinars, que les gens ramassèrent. Continuant sa route, il passa la seconde, puis la troisième poterne de la dite Porte de la Marine, et il vit alors la mer et le port où se trouvaient les vaisseaux des Francs. Ce jour là, aucun négociant franc, ni jeune étranger, ne resta en ville ; ils se réfugièrent tous sur les vaisseaux par crainte du sultan.

Le souverain contempla les forts et les tours des murailles qui longent la mer ; elles étaient ornées de toutes sortes d'équipements (3) d'armes et de boucliers ; des bannières de soie de diverses couleurs flottaient au vent, ainsi que des étendards dont l'aspect réjouissait les yeux et tranquillisait les âmes. Il examina ensuite l'endroit où les ennemis avaient escaladé les murs, et il vit le nouveau fossé qui avait été aménagé par l'émir Çalâh addîn Ibn 'Arrâm là où cette escalade avait eu lieu. En effet, il n'y avait précédemment aucun fossé en cet endroit et l'on pouvait arriver à pied jusqu'à toucher la muraille. Le Sultan examina aussi le fossé Ouest, qui fut restauré alors, derrière la Porte Verte, *Bâb al-Akhdar*, et qui est connu sous le nom de *mitraq* (4). Puis il entra en ville par cette dernière porte, et, continuant sa route, passa par le mausolée du pieux jurisconsulte, le savant et très docte shaikh Abou Bakr al-Turtoûshî ; de là, il se dirigea vers l'esplanade de la Djâmi *al-Gharbî* (5), puis vers le

(1) Une des quatre grandes portes de la ville, donnant sur l'esplanade face au Port Est; elle est très fréquemment citée, comme la Porte de Rosette.

(2) D'après notre manuscrit, fol. 95 vo, le *Dâr al-'adl* était voisin du Bureau des Finances, *Bait al-mâl*, où siégeait le contrôleur du Trésor.

(3) Lorsque Baybars vint à Alexandrie en 661 (1263), « la ville fut décorée de la manière la plus pompeuse, les habitants étalant leurs armures, arcs, cuirasses, casques, cottes de mailles, pour en parer les rues et les places, car c'est là le genre d'ornement qui convient le mieux à une ville frontière », dit Maqrîzî, *Quatremère Sultans Mamlouks*, I, a, p. 252.

(4) La réparation des murailles, à l'Ouest, eut lieu avant et pendant le raid de Pierre de Lusignan; le système fortifié fut encore perfectionné après lorsqu'on fit le fossé le long des murs, face au port Est ; notre manuscrit le dit expressément fol. 97 ro, 105 vo, 186 vo, et donne le détail de ces travaux.

(5) La mosquée dite *al-Gharbî* ou mosquée Occidentale, est celle qui est parfois appelée « Mosquée des Mille Colonnes » à cause du grand nombre de piliers qui entouraient sa cour intérieure, reste d'une ancienne basilique byzantine ; d'autres la nommaient « Mosquée des Septante », parce que, selon une tradition, ce serait là qu'aurait été faite la traduction en grec de la bible par 70 savants. En 1884, le terrain et ce qui restait des constructions devint la propriété de M. Karam et des Frères Franciscains de Terre Sainte, qui y ont aujourd'hui l'église de St. François d'Assise.

Palais du Sultan, *Dâr al-Sultan*, qui en est voisin (1). Les rues regorgeaient de monde, et tous l'acclamaient en formant des vœux à son adresse.

Après la prière du vendredi, le sultan sortit à cheval ; on ouvrit la première et la seconde poterne de la Porte de la Marine. Son vizir Saif addîn al-Akiz, dont on a rapporté précédemment la nomination comme wâlî de la ville, le conduisit entre (2) les deux murs et l'accompagna à l'Atelier de Tissage, où le Sultan mit pied à terre. Il entra dans le dit atelier, gravit les escaliers et arriva dans la salle où se trouvaient les métiers et les dépôts. Il vit alors chaque ouvrier tissant sur son métier diverses belles étoffes et des habillements complets, de couleurs variées, déjà pliés, à l'usage du harem du sultan.

Une personne m'a dit avoir connu à la Citadelle du Caire un mamloûk particulier du Sultan, qui lui a raconté ce qui suit : Lorsque le souverain fut monté dans l'atelier, il ôta sa calotte, ses tuniques et se mit à l'aise. Il fit le tour des métiers et, les examinant de près, passa la tête en-dessous pour se rendre compte de leur mécanisme intérieur et voir comment les ouvriers pratiquaient leur tissage, jetaient et faisaient revenir leurs navettes. Il leva ensuite la tête afin de voir au haut des métiers comment les jeunes porteurs soulevaient et abaissaient les fils de la chaîne, *maçâdi*, et de quelle manière on confectionnait les oiseaux, les *dalât*, les bordures (*shadharwân*) et tout autre motif, au moyen de ces fils qui montaient et descendaient jusqu'à ce que les oiseaux ou les autres dessins fussent terminés (3). Continuant sa tournée, en examinant chaque chose, il se trouva devant un vieillard, d'âge fort avancé, qui travaillait sur son métier, oscillant de gauche et de droite en passant ses navettes entre les fils de la chaîne ; il composait ainsi un tissu splendide, semblable aux fleurs du printemps. « Courage, mon père ! lui dit-il ». Mais le vieillard ne leva vers le sultan ni la tête, ni les yeux, et ne répondit même pas par quelque parole de salutation ; il resta tout à son travail, observant la mar-

(1) Ce palais, d'après ce qu'en dit Ghars addîn Khalil al-Zâhirî, *Zubda*, p. 40, devait être une ancienne construction byzantine.

(2) Il y avait une distance d'environ 6 à 8 mètres entre la ligne extérieure des murs et la muraille intérieure ; cf. par ex. *Description de l'Égypte*, V, p. 343.

(3) Il n'est pas besoin de rappeler les nombreux tissus où la décoration comporte des oiseaux, au naturel ou stylisés. Les *dalât* sont sans doute des dessins d'allure géométrique, dont le motif principal rappelle la forme de la lettre arabe *dâl* ; voir par ex. mon article sur la Tapisserie sacrée ou *Kiswa*, *Bull. Institut Français d'Archéol. Orient.* Le Caire, t. XVII, 1920, p. 195-196, et la fig. 6.

che de sa navette. Le sultan fut surpris de son endurance au travail, malgré son grand âge, de sa sûreté remarquable dans son art, comme aussi de son silence..... Malik Ashraf examina ensuite tout ce qu'il y avait dans l'Atelier de Tissage comme ouvrages brochés, étoffes à dessins rayés, et vêtements de soie, brochés d'or, entièrement achevés. Il en choisit quelques-uns pour les emporter avec lui et laissa le reste jusqu'à ce que le travail fut complètement terminé.

Pendant cette visite, le sultan aperçut une grande jarre d'eau, sur laquelle était un gobelet de terre cuite rouge, qui servait aux ouvriers de l'atelier à puiser l'eau dans ce zîr. Il le remplit de ses mains et en but. Le shaikh Abou'Abd-Allah Muhammad, fils de Yoûsuf al-Baghdâdî, professeur dans ce tirâz, auquel j'ai demandé, s'il était exact, comme on me l'avait dit, que le sultan avait rempli lui-même un gobelet en terre cuite avec l'eau du zîr de l'atelier et en avait bu, me confirma le fait, en ajoutant : « Je l'ai vu de mes yeux boire de la jarre en question, et les ouvriers se groupèrent même autour du gobelet, qu'ils appelèrent : gobelet du sultan. Ils eurent alors l'habitude de dire : donne-moi à boire avec le gobelet du sultan. Et ce gobelet acquit parmi eux une grande renommée ».

De là, Sha'bân, se rendit à l'Arsenal, *Dâr al-çinâ'a* (1), où il vit des galères de combat et des mangonneaux diaboliques ; on fit devant lui des exercices de tir qui lui plurent. Puis, il revint, entre les deux murailles jusqu'à la Porte Verte, par où il rentra dans la ville. Il continua sa route jusqu'au Château d'armes, *Qaçr al-Silâh*, qu'il visita, examinant les nombreuses armes qui avaient été emmagasinées dans les salles de ce château sous les règnes précédents. Il donna alors l'ordre d'y construire une salle d'armes à laquelle on donnerait son nom, comme on avait jadis donné les noms des souverains aux salles royales qu'ils avaient créées. Cette salle fut en effet construite peu après sa visite et on y emmagasina une quantité énorme d'armes de fer. Lorsque les Francs s'étaient emparé d'Alexandrie, ils étaient parvenus, tant cavaliers que fantassins, à la porte de ce qaçr, que Dieu protégea. Dans Sa mansuétude et Sa grâce, Il leur

(1) Alexandrie possédait depuis longtemps un arsenal maritime; notre manuscrit en signale deux, l'un sur le port Est, ou arsenal oriental, l'autre sur le port Ouest, ou arsenal occidental, celui que le sultan visite ; tous deux furent incendiés par les Chypriotes.

suggéra que c'était une mosquée destinée à la prière et au culte des Musulmans (1) ; ils s'abstinrent donc d'y pénétrer. Mais s'ils avaient compris ce qu'était ce bâtiment, ils l'auraient certainement brûlé après en avoir emporté les nombreux équipements et les armes solides...

Le Sultan fit la prière de l'après-midi du vendredi dans la mosquée du château mentionné, puis il monta à cheval et sortit de la ville par la Porte du Lotus, *Bâb al-Sidra*. Il se dirigea vers son camp, dressé à l'endroit connu sous le nom de *al-Sariya*, dans les environs à l'Est de la ville (2). Il y passa la nuit et la journée du lendemain, le samedi. Les habitants hommes, femmes et esclaves, vinrent visiter son campement ; ils purent entrer dans son pavillon de réception qui y était dressé. Cette tente était faite d'une splendide étoffe de coton écru, d'une blancheur éclatante ; dressée très haut dans les airs, elle était ornée de diverses bandes d'étoffes de couleur, et des tapis couvraient le sol. Le sultan se tenait un peu plus loin, dans une grande tente nommée « la ronde », *al-mudawwara*. Il laissa la foule admirer l'intérieur de son pavillon et contempler sa beauté, sans les bousculer, ni les gêner ; tous étaient ravis aussi de voir sa belle figure.

Puis il partit de l'endroit nommé *al-Sariya*, situé en dehors d'Alexandrie, dans la nuit du samedi soir, dont le lendemain était le 6 djumâdâ I de l'année 770 (17 décembre 1368). La ville resta encore toute pavoisée pendant deux jours après son départ.

Que Dieu lui accorde toujours la victoire et qu'Il fasse que, sous son règne, l'île de Chypre tombe aux mains des Musulmans ! (3)».

Ce texte est fort intéressant, puisque, si la description du cortège sultanien diffère à peine de celles que donnent d'autres écrivains sur

(1) Il est probable que la construction de ce bâtiment rappelait par certains détails architecturaux les mosquées alexandrines. Notre auteur ajoute que les chrétiens craignaient des représailles et la destruction des églises ; je laisse de côté ce passage avec ses allusions à des événements historiques antérieurs, qui nous entraîneraient trop loin.

(2) La Porte du Lotus, fréquemment citée par les auteurs arabes, faisait face à la Colonne Pompée ; le nom de lieu *al-Sariya* السرية rappelle sans aucun doute la désignation arabe connue de la dite colonne : *'Amôud al-Sawâri*, bien que les orthographes diffèrent.

(3) La conquête de Chypre n'aura lieu qu'en 829 (1426) sous le sultan Barsbây. Sur ces événements, voir en dernier lieu **M. Mustafa Ziada**, *The Mamluk Conquest of Cyprus in the fifteenth Century*, dans *Bulletin, Faculty of Arts, Univ. of Egypt*, I, 1, May, 1933, p. 90-113 ; II, 1, May 1934, p. 37-57.

l'entrée solennelle d'un souverain dans une ville royale, il marque pour la première fois une visite de sultan dans l'un des fameux ateliers de tissage du monde musulman. On ne possède pas jusqu'à aujourd'hui d'exemplaires intéressants des manufactures alexandrines ; les seuls fragments connus sont en lin et ne portent aucun décor (1). Pourtant les ateliers d'Alexandrie eurent une renommée bien établie pendant tout le moyen-âge ; leurs tissus de lin ou de soie sont fréquemment cités parmi les cadeaux donnés par le sultan, ou par comparaison avec les tissus manufacturés dans d'autres villes égyptiennes ou étrangères. Je reviendrai sur ce chapitre spécial de l'industrie alexandrine, car cela m'entraînerait trop loin, de citer ici toutes mes références à l'atelier de la ville, qui demande cependant une étude particulière. Disons seulement que notre auteur mentionne le pillage du dit atelier par les Chypriotes, qui en emportèrent les pièces de lin et de soie manufacturées. D'après la description que nous venons de voir, le Tirâz d'Etat d'Alexandrie se trouvait dans une partie des murailles de la ville, peut-être fut-il aménagé à l'intérieur de l'une des grosses tours qui flanquaient ces murs, et cela à l'Ouest de la ville, entre la Porte de la Marine, donnant sur le Port Est, et la Porte Verte, avoisinant le Port Ouest. Il est impossible de préciser davantage.

\* \* \*

Le mardi 18 shawwâl 814 (2 février 1412), le sultan Faradj, fils de Barqoûq, visite la ville. Les historiens signalent surtout que les marchands Maghrebins lui présentèrent un placet, pour se plaindre de la taxe des 3 dizièmes, qui leur avait été nouvellement imposée. Le sultan réduisit cette taxe au dixième (2).

Beaucoup plus importantes furent les deux visites de Qâyt-Bây, en 882 (juin 1477) et en 884 (1479), puisque c'est à cette occasion, on s'en souvient, qu'il ordonna de construire le fort qui porte son nom sur l'emplacement du Phare antique. Je ne m'attarderai pas au récit détaillé d'Ibn Iyâs, sur lequel, après d'autres, j'ai déjà attiré l'attention (3).

(1) Voir *Répertoire Chronologique d'Epigraphie Arabe* Nos. 614, 646, 667, 762, 768, 778, 837, datés entre les années 870 et 903 de notre ère, et mon mémoire à paraître sur des tissus du Musée Arabe du Caire, à l'index, s.v. Alexandrie.

(2) **Ibn Iyas**, II, p. 173 ; IV, p. 426. **Abu'l-Mahâsin**, *Nudjûm*, VI, p. 251-252.

(3) Voir mon *Alexandrie au Moyen-Age*, 1928, p. 35-38, d'après **Ibn Iyas**, II, p. 172 et suivantes. J'y reviendrai d'ailleurs.

Ajoutons cependant, que, lorsqu'il traversa les rues, l'oiseau d'or surmontant la qubba tomba à terre. L'émir Yashbak, grand dawâdâr, descendit de cheval, remit l'oiseau en place, et remonta à cheval. Le cortège continua sa route, mais les gens tirèrent un mauvais augure de cet incident. Ce présage de la fin prochaine du pouvoir du sultan n'eut aucune suite, puisqu'il resta plusieurs années encore sur le trône. Qâyt-Bây, qui s'était contenu, reprocha ensuite à l'atâbak Soûdoûn al-Adjamî d'avoir porté la qubba : « il la portait en effet au-dessus de la tête du sultan sans en connaître la manière ; or, il y avait un art particulier de la tenir (1) ».

Arrivons à Ghaurî.

« En Septembre 1510 (djumâdâ II 916), le sultan Ghaurî projeta de se rendre à Alexandrie pour examiner les forts et réparer ceux qui étaient en mauvais état ; il craignait une attaque des Francs contre la ville. Les troupes sont inspectées et on commence à leur distribuer des armes et des chevaux. Mais l'émir Qurqmâs, commandant des armées, dissuada le sultan de faire ce voyage, lui représentant que les terres étaient couvertes d'eau et les chemins boueux par suite de la crue du Nil ; la route de terre que le souverain avait choisie était fatigante à cette époque de l'année. J'irai, dit-il, et j'inspecterai à la place du sultan. Le voyage sultanien fut donc différé et en octobre (radjab), Qurqmâs partit pour Alexandrie, en compagnie de l'émir 'Allân, second dawâdâr ; au bout de quelques jours, ils revinrent au Caire et Ghaurî leur accorda un vêtement d'honneur (2) ».

Il faut croire que parmi les fonctionnaires qui prirent part à cette inspection se trouvaient des techniciens, car « le 21 novembre (mercredi 19 sha'bân) le sultan se rendit de la Citadelle du Caire à Matarîya, près de la coupole al'Adil, où le maître Hasan, fils d'al-Sayyâd, l'architecte, avait dessiné pour le souverain, en plâtre, sur le sol, la forme de la ville frontière d'Alexandrie, avec tous ses forts, ses portes, le phare, soit le plan de la ville, avec ses dimensions en largeur et en longueur. Le sultan examina attentivement ce qu'on lui montrait et s'en réjouit, puis il remonta à la Citadelle (3) ».

(1) **Ibn Iyas** IV, p. 419-420.

(2) **Ibn Iyas**, IV, p. 193-194 et 196.

(3) *idem*, p. 196.

En 1514 (920), le sultan décide de mettre à exécution son projet de voyage. Le mardi 25 shawwâl (13 décembre), il passe en revue ses mamloûks Djalbân, les corps de cavalerie et leur harnachement, les housses d'or et de soie jaune, les étendards sultaniens, ainsi que le dais appelé « coupole et oiseau », qui était surmonté d'un croissant (1) et non plus d'un oiseau. On prend note de tous ceux qui accompagneront le souverain. La certitude de ce voyage se confirme et les soldats sont troublés de ce que le sultan pense à se déplacer « en plein hiver et par un froid intense ». Les préparatifs sont activés et le 29 (samedi 17) le sultan fait sortir son pavillon qu'on transporte à Boûlâq ; Ghaurî passe le Nil dans la direction de la rive d'Enbâbâ et ordonne de dresser ce pavillon à al-Mansouûriya. Les préparatifs seront terminés le jour suivant et Ghaurî se mettra en route avec une magnifique escorte d'émirs de tous rangs (2). Voici le récit de ce voyage à Alexandrie :

« . . . le samedi 13 dhoû'l-qa'da, Ghaurî est arrivé à Rosette, où il reste jusqu'au dimanche. Il en part et, le lundi 15 (1er janvier 1515), il entre en cortège dans la ville d'Alexandrie. Tous les soldats sont revêtus de leur équipement de guerre au complet, ainsi que les troupes d'assaut ; des montures royales sont conduites dans le cortège. Les émirs sont vêtus de shâsh et de qumâsh ; le sultan ne portait pas la kaloûta, mais un petit turban rond et une robe complète rouge, avec fourrure. L'atabak Soûdoûn al-'Adjamî tenait au-dessus de la tête du sultan le dais, *qubba*, avec un croissant. En effet, le sultan avait fait disposer sur la coupole l'image d'un croissant en or, pour remplacer l'oiseau qui s'y trouvait. Puis il traversa la ville en un cortège pompeux. Des marchands vénitiens répandirent sur sa tête des piécettes d'or et d'argent. On fit alors pour lui une illumination excessive (3), étant donné qu'Alexandrie avait perdu son rang et était ruinée. L'incident suivant eut lieu pendant la traversée de la ville : l'atabak Soûdoûn heurta du croissant surmontant le dais un des avant-toits et le croissant fut brisé en deux et tomba à terre. De même,

(1) *idem*, p. 412 : « le sultan avait fait changer l'oiseau d'or qui était au-dessus de la qubba et mettre à la place un *hilâl* en or ciselé » ; de même plus loin, p. 423 et 424.

(2) *idem*, p. 412-415, préparatifs et résumé du voyage ; p. 423-426, voyage du sultan à Alexandrie.

(3) *فسروية* vantard ; au-dessus de ses moyens, qui n'a pas sa raison d'être.

lorsque la litière passa à cet endroit, la raçâfiya, qui était au-dessus fut cassée (1).

Le sultan sortit par la Porte de la Marine et s'installa dans la tente royale. Son mamloûk Khudâbardî, nâ'ib de la ville, lui envoya un cadeau magnifique, consistant en or monnayé, esclaves, étoffes, que portaient deux esclaves, des chevaux et d'autres choses encore. Puis le Khawâdjâ Ibn Aboû Bakr, négociant du sultan, lui présenta un cadeau splendide. Il n'y avait alors dans la ville frontière aucun notable commerçant, ni Musûlman, ni Franc ; car la ville était absolument ruinée par suite des injustices du gouverneur et des exactions des percepteurs (2). Ces gens, en effet, en étaient arrivés à prendre jusqu'à dix fois la dîme des marchands. Par suite, les négociants Francs et Maghrebins renoncèrent à s'établir dans la ville, dont les affaires périclitèrent et s'anéantirent jusqu'à la ruine, à tel point qu'on disait : Demandes-y du pain, tu n'en trouveras pas, et pas davantage de la nourriture. On n'y voyait que peu de boutiques ouvertes ; les autres étaient détruites ou restaient fermées. Pourtant Alexandrie était jadis une des plus belles villes du monde, puisque, lorsque 'Amr ibn al-'As la conquit, il s'y trouvait, dit-on, quatre mille maisons de construction solide, ornées de marbres de couleur ; chacune d'elles avait son bain particulier. Il avait aussi 12 mille vendeurs de légumes ; 40 mille Juifs l'habitaient, payant la capitation, et 600 mille âmes, Grecs et Coptes (3). On y voyait cent mille bateaux, parmi les plus grands navires des Grecs. Il y a donc une grande différence entre ces conditions et celles dans lesquelles se trouve actuellement la ville.

Le sultan vêtit l'atâbak Soûdoûn al-'Adjâmî de la robe complète rouge qu'il portait et combla d'honneurs le nâ'ib de la ville, ainsi que le Khawâdjâ Aboû Bakr. Ce jour là, les mamloûks particuliers du sultan se présentèrent excités auprès de Khudâbardî, nâ'ib d'Alexandrie, et lui dirent : Accorde à chaque mamloûk 20 (pièces d'or) ashrafî comme le fit

(1) Lorsque le sultan, de retour de son voyage, fit son entrée solennelle au Caire, un incident identique eut lieu : le cortège arrivant au début du *Soûq al-Daris*, où se trouvait un tas de foin sur lequel étaient accrochées des lampes pleines d'huile, l'émir Soûdoûn heurta le tas de foin du croissant placé sur le dais ; les lampes tombèrent sur le dais et toute l'huile se répandit sur le costume du sultan ; mais on n'en tira pas un mauvais augure, pas plus que de l'accident arrivé à Alexandrie, *idem*, p. 419. Un même incident, on l'a vu, arriva lors de la visite de Qâyt-Bây

(2) Voir aussi, *idem*, p. 359, en muharram 920.

(3) C'est la tradition ordinaire, qu'on trouve chez la plupart des écrivains musulmans qui ont parlé de la conquête.

Qidjmâs, nâ'ib de la ville, lorsque le sultan Qâyt-Bây y entra. Mais il ne voulut rien leur donner et ils manquèrent à le mettre en pièces; il n'échappa à la mort qu'à grand peine. On présenta ensuite au sultan des cadeaux magnifiques de la part des kâshif (gouverneurs de provinces) et des shaikhs des Bédouins de la Gharbîya, de l'or monnayé, des chevaux, des vaches et des moutons. Le souverain distribua la plus grande partie de ces présents, chevaux, moutons et vaches, aux gens de sa suite.

La nuit que le sultan passa dans son camp, on illumina les minarets de la ville et on suspendit une lanterne à tous les créneaux des murs. Au matin, le souverain monta à cheval et joua à la paume sur le rivage de la mer avec les émirs de sa suite. Puis il alla visiter les tombeaux des saints et se rendit au fort construit par al-Ashraf Qâyt-Bây. Il y entra, lui et les émirs, et l'on tira avec les makâhil et les mandjanîk. Il en sortit, inspecta les forts de la place frontière alexandrine, et on exposa devant lui les armes et les makâhil qui s'y trouvaient. Ghaurî accorda dans sa grâce le grade d'émir tablkhânât à son mamloûk Yoûsouf, second zardkash (armurier). La veille du mercredi 17 le sultan fit près de son pavillon un immense feu d'artifice (de naphte) sur le bord de la mer.

Le mercredi 17, Ghaurî quitta la ville, y ayant séjourné deux jours et deux nuits. Le jour de son départ, il envoya Muhammad, mihtâr al-tishtkhânât (intendant des aiguères) auprès de Zâhir Qânçoûh et de Qait al-Radjbî, qui étaient enfermés dans le fort, avec l'ordre de briser leurs chaînes et de remettre à chacun d'eux mille dinars, deux peaux, deux fourrures, deux vêtements de Baa'lbak et d'autres vêtements en qoumash de valeur. Il leur faisait dire : Ne vous réunissez à aucune créature de Dieu et n'entrez en correspondance avec aucun émir. Ce qui vous arrive de la part du sultan est un bonheur. Ils baisèrent la terre dans le fort devant son envoyé et répondirent par des témoignages d'obéissance. Ils restèrent dans le fort, délivrés de leurs chaînes. Le sultan en quittant la ville se dirigea vers Damanhoûr, où il s'arrêta un jour et une nuit, puis il continua sa route de nouveau vers al-Nadjîla. Parmi les incidents de ce voyage, on cite que, pendant l'arrêt à al-Nadjîla, un des mamloûks particuliers du sultan tomba dans le fleuve et s'y noya. De là, le sultan gagna Tarrâna, où il passa le jour et la nuit, puis s'arrêta à al-Mansourîya ; il donna ordre à l'émir Toûmân-Bây le dawâdâr d'annoncer au Caire qu'aucune personne appartenant à l'armée ne devait venir à sa rencontre, tant qu'il n'était pas arrivé à al-Raidânîya dans son pavillon ; ces ordres furent

exécutés. Puis Ghaurî partit d'al-Mansouûriya pour al-Mounîya, y passa le fleuve et arriva à son pavillon d'al-Raidâniya le samedi 27 dhou'l-qa'da 920 (13 janvier 1515).»

Ghaurî fera une seconde visite rapide à Alexandrie en ramadân 921 (octobre 1515), afin d'inspecter les forts et élever les murs de Rosette du côté de la mer. Il avait appris en effet que le sultan ottoman avait l'intention d'attaquer à l'improviste ces deux places. Etant tombé malade à Alexandrie, Ghaurî se hâtera de retourner au Caire (1).

ET. COMBE.

(1) **Ibn Iyas**, IV., p. 471 ss., 474-476.